

L'enfance sacrifiée sur l'autel du travail : une étude comparée de *germinal* d'Émile Zola et de l'œuvre de Calixthe Beyala

Elise ABENG ZE

Université de Bertoua /Cameroun

Résumé

Cette étude comparée met en regard deux univers littéraires que tout semble opposer : d'un côté, ***Germinal***(1885) d'Émile Zola, roman naturaliste qui plonge le lecteur dans les mines du Nord de la France au XIXe siècle ; de l'autre, l'œuvre de Calixthe Beyala, romancière Camerounaise contemporaine dont les récits (***C'est le soleil qui m'a brûlée, Tu t'appelleras Tanga, La petite fille de réverbère***) explorent la condition des enfants dans les bidonvilles de Douala ou dans l'immigration précaire à Paris. Malgré la distance historique et géographique, ces deux auteurs partagent une même interrogation sur le sacrifice de l'enfance dans l'engrenage du travail. Zola et Beyala peignent l'enfant travailleur comme un révélateur puissant des injustices du monde adulte. La mine industrielle du XIX^e siècle et les rues de Douala à l'époque contemporaine deviennent sous leurs plumes respectives, le théâtre d'un même drame : celui d'une enfance volée, sacrifiée sur l'autel de la nécessité économique. Mais à travers ces figures martyres, les deux auteurs affirment la persistance d'une force vitale : collective et germinative chez Zola, individuelle et testimoniale chez Beyala. Les textes agissent alors comme une lanterne rouge, projetant une lumière crue sur les angles morts de nos sociétés et nous rappellent que, la manière dont une communauté traite ses enfants reste le miroir le plus fidèle de son humanité.

Mots clés : *Enfance, travail, mine, bidonville, martyres*

Abstract :

*This comparative study contrasts two literary worlds that appear to be polar opposites: on the one hand, Émile Zola's *Germinal* (1885), a naturalist novel that plunges the reader into the coal mines of northern*

*France in the 19th century; on the other, the work of Calixthe Beyala, a contemporary Cameroonian novelist whose stories (**C'est le soleil qui m'a brûlée, Tu t'appelleras Tanga, La petite fille de réverbère**) explore the plight of children in the slums of Douala or in precarious immigrant life in Paris. Despite the historical and geographical distance, these two authors share the same questioning of the sacrifice of childhood in the grind of labour. Zola and Beyala portray the child labourer as a powerful indicator of the injustices of the adult world. The industrial mines of the 19th century and the streets of Douala in the present day become, under their respective pens, the setting for the same tragedy: that of a stolen childhood, sacrificed on the altar of economic necessity. Yet through these martyred figures, both authors affirm the persistence of a vital force : collective and germinative in Zola's work, individual and testimonial in Beyala's. The texts thus act as a red lantern, casting a harsh light on the blind spots of our societies and reminding us that the way a community treats its children remains the truest mirror of its humanity.*

Keywords : *Childhood, work, mines, slums, martyrs*

Introduction :

« L'enfant est l'avenir de l'homme » proclame un adage populaire. Mais que devient cet avenir lorsque l'enfant est jeté, corps et âme, dans l'engrenage du travail, avant même d'avoir connu les jeux de l'innocence ? C'est à cette question que répondent chacun à leur manière, Émile Zola dans **Germinal** (1885) et Calixthe Beyala dans plusieurs de ses romans, notamment : **C'est le soleil qui m'a brûlée (1987), Tu t'appelleras Tanga (1988), La petite fille du réverbère (1998)**. D'un côté, la mine dévoreuse du XIX^e siècle industriel ; de l'autre, les rues de Douala ou les bidonvilles où survivent les enfants abandonnés. Deux univers en apparence éloignés, mais que relie une même interrogation sur le sacrifice de l'enfance sur l'autel du travail. L'approche comparatiste permettra de mettre en biais non seulement les écrits de ces deux plumes,

mais et surtout les univers et les époques peintes, pour percevoir comment le phénomène du travail des enfants appelle les sociétés. Il sera question d'analyser la manière avec laquelle ces auteurs, issus de contextes historiques, géographiques et esthétiques distincts, traitent d'un même motif : l'enfant victime de l'exploitation par le travail. L'objectif n'est pas d'établir une hiérarchie ou de chercher des influences directes, mais de mettre en lumière, par la confrontation, des constantes et des variations, la représentation de l'enfance sacrifiée. Ainsi, comment Émile Zola dans **Germinal** et Calixthe Beyala dans son œuvre romanesque utilisent-ils la figure de l'enfant travailleur pour dénoncer chacun, dans son contexte socio-historique (industrialisation du XIX^e siècle et le post-colonialisme africain), les mécanismes d'exploitation qui sacrifient l'innocence sur l'autel du profit et de la survie, tout en ménageant, à travers ces figures martyres, une lueur d'espoir pour l'avenir ? Nous présenterons d'abord les différentes formes que prend cette exploitation (I), puis la métamorphose de l'enfant qui en résulte (II), avant d'interroger la portée politique et les lueurs d'espoir que ces œuvres ménagent (III).

I- Les visages de l'exploitation : du bagne industriel à la débrouille urbaine

La première évidence qui s'impose à la lecture comparée de **Germinal** et des romans de Beyala, est la diversité des formes que revêt l'exploitation des enfants. D'un côté, le monde structuré mais impitoyable de la mine industrielle au XIX^e siècle ; de l'autre côté, l'univers chaotique et informel des bidonvilles africains ou des rues de la métropole. Pourtant, derrière cette opposition apparente se dessine une même réalité : celle

d'enfants privés d'enfance, jetés dans le travail avant l'heure, et dont le corps et l'âme portent les stigmates de cette mise au labeur précoce. Il convient d'abord de comprendre ces contextes différents, puis d'examiner les formes concrètes que prend cette exploitation.

I-1- Un contexte socio-économique différent, une même précarité

Les situations de l'enfance peintes par les deux auteurs montrent des enfants dans des contextes socio-économiques différents, mais sous la même précarité.

I-1-1- L'enfant dans l'engrenage du capitalisme industriel

Dans **Germinal**, Zola dépeint avec une précision documentaire le sort des enfants de la mine au XIX^e siècle. La famille Maheu, comme tant d'autres familles ouvrières, n'a d'autre choix que de livrer ses enfants au travail, le plus tôt possible. Dès les premières pages, le romancier plante le décor : la famille compte : « *dix enfants et deux déjà à la mine, Zacharie et Catherine* » (**Germinal**, p.78) Cette présence enfantine dans les galeries n'est pas une exception mais la règle dans un monde où chaque bras compte pour assurer la survie collective. Le travail des enfants n'est pas ici perçu comme une aberration morale, mais comme un rouage essentiel de l'économie familiale et industrielle.

Le contexte est celui de la révolution industrielle, du capitalisme sauvage, où la machine a besoin de petites mains agiles et peu coûteuses. Les enfants descendent au fond dès l'âge de huit ans, parfois même plus tôt. Zola insiste sur la jeunesse des petits mineurs à travers ses descriptions des galibots, ces : « *vauriens de douze à quinze ans* » *qui travaillent dans les plans inclinés... Jeanlin le galopin de onze ans, La petite*

Lydie une maigre fillette de dix ans. » (**Germinal**, p.325) L'industrie les dévore sans état d'âme, car ils sont une main d'œuvre docile et malléable. L'auteur utilise une métaphore saisissante pour décrire ce système : « *Le puits avalaient les hommes par bouchées de vingt et de trente, et d'un coup de gosier si facile, qu'il semblait ne pas les sentir passer* » (**Germinal**, p.95) Les enfants comme les adultes sont littéralement avalés par cette machine industrielle. La précarité de leur condition tient à cette soumission à un système qui les dépasse : ils sont les rouages d'une machine qui les broie.

1-1-2- L'enfant livré à la débrouille postcoloniale

Chez Calixthe Beyala, le contexte est radicalement différent, mais la précarité n'est pas moindre. Il ne s'agit plus du capitalisme industriel organisé, mais de la débrouille urbaine dans l'Afrique postcoloniale. Les structures traditionnelles (famille élargie, village) ont été désagrégées par l'exode rural, la corruption, l'échec des États indépendants. L'enfant se retrouve souvent livré à lui-même, dans des villes tentaculaires où la survie est une lutte quotidienne.

Dans **La petite fille du réverbère**, la narratrice, enfant abandonnée, résume sa condition dès l'incipit : « *Je suis née un jour de pluie, au pied d'un réverbère, dans le quartier Madagascar de Douala* » (**La petite fille du réverbère**, p.11) Cette naissance sous un lampadaire est symbolique : elle dit l'absence de toit, de famille, de protection. L'enfant doit immédiatement apprendre à se débrouiller, à trouver de quoi manger, un endroit où dormir. Le travail n'est pas ici un contrat salarial, mais une série d'expédients : petites commissions, mendicité, parfois vol. L'exploitation est plus diffuse, plus insidieuse, mais tout aussi réelle.

Dans **Tu t'appelleras Tanga**, le personnage éponyme raconte depuis sa cellule de prison son parcours d'enfant exploitée : vendue par sa famille, placée comme domestique chez des parents éloignés, elle subit les pires traitements. Le contexte postcolonial est marqué par l'absence de filets de sécurité sociaux et par une violence structurelle qui frappe d'abord les plus faibles : « *Ils disent mon ventre pourrira avant le crépuscule et que mes enfants auront la malédiction du silence ...Le corps si Dieu l'a fabriqué comme il est, c'est pour qu'il serve. Et doit nous accompagner jusqu'au trou* » (Tu t'appelleras Tanga, pp.132-133) Le conseil de famille lui présente la malédiction comme menace au refus de prostituer pour les nourrir.

I-1-3- Une même absence d'alternative

Ce qui rapproche fondamentalement ces deux contextes, c'est l'absence d'alternative pour les enfants. Chez Zola, l'école n'est qu'un lointain mirage ; la nécessité de gagner sa vie prime sur tout le reste. Chez Beyala, l'école est souvent inaccessible, soit parce qu'il faut payer, soit parce qu'il faut survivre. La narratrice de **La petite fille du réverbère** (1998) évoque cette impossibilité : « *Je n'ai jamais été à l'école. Personne ne m'y a envoyée* » (**La petite fille du réverbère, p.78**) Dans les deux cas, l'enfant est prisonnier d'un déterminisme social et économique qui le condamne au travail précoce.

I-2-Les formes concrètes de l'exploitation :la dépossession de l'enfance

Plusieurs aspects de la dépossession de l'enfance sont décrits par les deux écrivains.

I-2-1- Le corps de l'enfant comme outil de production

Dans **Germinal**, Zola décrit avec une précision clinique le labeur des enfants dans la mine. Le travail vole l'enfance : pas de jeu, pas d'école, seulement ce corps ployé sous l'effort. Voici comment il présente le travail de Jeanlin : « *Jeanlin, le galopin de onze ans, poussait une berline, le dos courbé, les bras raidis, râlant sous un effort trop rude. Il était déjà un ouvrier, un être dépêché, ayant l'expérience et les vices précoces du mineur.* » (**Germinal**, p.44) Cette description insiste sur la transformation physique : le dos courbé, les bras raidis, le rôle de l'effort. Jeanlin n'est plus un enfant, mais un ouvrier, un être dépêché, c'est-à-dire un être déjà usé par la tâche. Plus loin, Zola évoque l'épuisement général des petits mineurs : « *Les enfants, eux, étaient surtout à plaindre. Ils les voyaient harassés, s'endormir sur leur pain sec, en pleurant de fatigue* » (**Germinal**, p.45). Le travail minier est particulièrement éprouvant : chaleur, poussière, obscurité, risques permanents d'éboulements ou d'explosion. Les enfants y sont exposés comme les adultes, sans aucune protection particulière. Leur corps est soumis à des contraintes insoutenables, qui les marquent à vie, quand elles ne les tuent pas prématurément.

I-2-2-L'enfant comme objet de survie et de transaction

Chez Beyala, l'exploitation prend des visages plus diversifiés, mais tout aussi violent. L'enfant n'est pas un ouvrier dans une usine, mais un être dont on dispose, que l'on place, que l'on utilise pour des tâches domestiques ou pour la rue. Dans **Tu t'appelleras Tanga (1988)**, le personnage éponyme raconte son histoire : « *On m'avait placée chez une tante. Je devais laver, balayer, porter l'eau. Je dormais par terre, dans la cuisine* » (**Tu t'appelleras Tanga**, p.45) Cette condition de petite bonne est une réalité courante dans de nombreux pays

d'Afrique : des enfants surtout des filles, sont confiées à des parents plus aisés (ou supposés tels) et deviennent des domestiques non rémunérées, souvent maltraitées, parfois abusées. Le travail domestique invisible, non reconnu, est pourtant harassant : il commence tôt le matin et se termine tard le soir, sans repos, sans gratitude. Dans **La Petite fille du réverbère (1998)**, la narratrice évoque aussi cette expérience, mais également la vie dans la rue, où il faut inventer chaque jour de quoi survivre : « *Je vendais des cacahuètes, je mendiais. Il fallait bien manger* » (**La petite fille du réverbère, p.92**) Cette multiplicité de petites tâches dit l'absence de statut : l'enfant passe d'une activité à l'autre, sans protection, sans contact, à la merci du premier venu. L'exploitation est ici celle de la rue, où les plus forts (adultes, plus grands) imposent leur foi.

1-2-3-La dépossession de l'enfance dans les deux univers

Dans les deux cas, c'est bien l'enfance qui est volée. Le jeu, l'insouciance, la découverte du monde sont remplacées par la fatigue, la peur, la nécessité. Zola montre des enfants qui n'ont pas le temps d'être enfants : « *Ils ne jouaient jamais, ils travaillaient* » (**Germinal**, p.46) Chez Beyala la narratrice de **La Petite fille du réverbère (1998)**, exprime cette nostalgie d'une enfance impossible : « *Je n'ai jamais eu de poupée. Je n'ai jamais sauté à la corde. Je n'ai jamais été enfant* » (**La Petite fille du réverbère, p.105**) Cette privation n'est pas seulement matérielle ; elle est existentielle. L'enfant travailleur, chez Zola comme chez Beyala, est un être mutilé dans sa période la plus précieuse : le temps de grandir, de rêver, de se construire.

Ainsi, derrière la différence des contextes : industrie minière du XIX^e siècle d'un côté, la débrouille urbaine de l'Afrique postcoloniale de l'autre, se dessine une même réalité, celle d'enfants privés d'enfance par la nécessité économique.

Chez Zola, l'exploitation est organisée, structurée par le capitalisme industriel ; chez Beyala, elle est diffuse, informelle, mais tout aussi dévastatrice. Dans les deux cas, le travail précoce dépouille l'enfant de son corps, de son temps, de son innocence. Cette première approche des visages de l'exploitation nous prépare à comprendre les métamorphoses que subissent ces enfants, métamorphoses qui feront l'objet de notre deuxième partie.

II-La perte de l'innocence et la métamorphose de l'enfant

L'exploitation précoce ne se limite pas à voler le temps et l'insouciance des enfants : elle les transforme en profondeur, altérant jusqu'à leur humanité. Chez Zola comme chez Beyala, le travail et la misère opèrent une véritable métamorphose des petits êtres, qui semblent perdre les attributs traditionnels de l'enfance, pour revêtir des formes inattendues. Deux processus complémentaires se dessinent alors : d'un côté, l'animalisation, qui ravale l'enfant au rang de bête ; de l'autre, l'acquisition d'une lucidité tragique, qui en fait un vieillard prématuré. Dans les deux cas, l'innocence disparaît, remplacée par la monstruosité ou la sagesse qui interroge notre définition même de l'humain.

II-1-L'Animalisation et la déshumanisation

De nombreux enfants dans les deux contextes perdent leur nature humaine et se retrouvent métamorphosés en monstres.

II-1-1- Jeanlin, l'enfant sauvage de la mine

Dans **Germinal**, le personnage de Jeanlin incarne de manière saisissante la dégénérescence de l'enfant, sous l'effet

de la mine. Dès sa première apparition, son portrait présente un enfant marqué par son environnement : « *Il était déjà un ouvrier, un être dépêché, ayant l'expérience et les vices précoces du mineur.* » (**Germinal, p.44**) Mais, après son accident, il est obligé de rester dans les galeries. C'est alors que sa métamorphose s'accomplit véritablement. Zola le dépeint alors comme un être presque étranger à l'espèce humaine : « *Jeanlin, lui était devenu un être à part, un de ces enfants sauvages qui retournent à l'état primitif. Il vivait dans les galeries comme une bête, connaissant tous les trous, tous les couloirs, se glissant partout avec agilité de serpent* » (**Germinal, p.412**) Cette peinture est évocatrice de l'animalisation de cet enfant. Les termes sont fort évocateurs : être à part, enfant sauvage, état primitif, bête, agilité de serpent. Jeanlin n'est plus tout à fait, ni un enfant, ni même tout à fait un humain. Il a régressé vers un stade antérieur de l'évolution, où seul comptent l'instinct et la survie. La mine, ce milieu souterrain obscur, a agi comme un creuset inversé, le déshumanisant au lieu de le former.

Cette animalisation culmine avec le meurtre gratuit de la petite Lydie, une autre enfant de la mine. Jeanlin la tue sans raison apparente, comme poussé par un instinct bestial. Zola le peint ainsi qu'il suit : « *C'était la dégénérescence dernière, l'enfant devenu bête fauve. Il avait tué comme on tue pour tuer, par un besoin de meurtre, dans le réveil des vieux instincts de sa race* » (**Germinal, p.415**) Cet extrait de texte témoigne le transfert de nature : Jeanlin n'est plus qu'une bête fauve, obéissant à des vieux instincts. La mine, le travail, la misère ont fait de lui un monstre. L'innocence enfantine est non seulement perdue, mais remplacée par une cruauté animale.

II-1-2-L'enfant ravalé au rang de bête errante

Chez Calixthe Beyala, l'animalisation est moins spectaculaire, mais tout aussi présente. Elle ne prend pas la forme d'une métamorphose individuelle comme chez Jeanlin, mais d'un regard posé sur les enfants des rues, que la société traite comme des animaux et qui finissent par intérioriser cette condition. Dans **La Petite fille du réverbère (1998)**, la narratrice évoque le regard des autres sur elle et ses compagnons d'infortune : « *Nous étions des chiens, des rats, des choses que l'on chasse à coup de pierre. Personne ne nous voyait vraiment.* » (**La Petite fille du réverbère, p.134**) La comparaison aux chiens et aux rats n'est pas une simple figure de style : elle traduit le déclassement absolu de ces enfants, ravalés au rang de nuisibles, que l'on chasse sans état d'âme. L'expression : des choses que l'on chasse, les prive même de leurs qualités d'être vivants, pour en faire des objets indésirables. La métamorphose est ici sociale : ce sont les regards et les traitements des adultes qui animalisent ces enfants, les excluant de la communauté humaine.

Dans **Tu t'appelleras Tanga (1988)**, le personnage éponyme évoque sa vie antérieure avec une lucidité cruelle : « *J'étais une bête de somme, une chose utile, on se servait de moi.* » (**Tu t'appelleras Tanga, p.67**) Là encore, l'exploitation domestique l'a réduite à l'état d'animal de travail, dénué de volonté propre.

II-1-3-Les corps marqués par la condition animale

Cette animalisation se lit également sur les corps. Chez Zola, les enfants de la mine ont des corps déformés, rachitiques marqués par le travail précoce. Le docteur lors d'une visite constata : « *Des rachitiques, des scrofuleux, toute une génération pourrie par le travail précoce et la misère.* »

(**Germinal**, p. 245) Le corps n'est plus celui d'un enfant, mais celui d'un monstre ou d'un petit vieux usé.

Chez Beyala les corps sont également marqués, mais par la faim, la maladie, la saleté. La narratrice de **La Petite fille du réverbère (1998)** décrit son corps comme une chose étrange : « *j'étais maigre, sale, couverte de poux. Je sentais mauvais* » (**La Petite fille du réverbère**, p.89) Ce corps objet de répulsion est le signe visible de la déshumanisation. L'enfant n'est plus aimable, ni même digne d'attention ; il est devenu cette : chose que l'on chasse.

II-2- Une enfance sacrifiée mais lucide

Zola et Beyala la peinture représente des enfants sacrifiés pourtant sages. **II-2-1- Alzire, la petite vieille**

Parallèlement à la figure de Jeanlin, Zola peint le personnage d'Alzire, la petite bossue de huit ans, qui incarne une autre forme de métamorphose : celle de l'enfant devenu sage comme une vieille personne. Alzire ne s'animalise pas ; au contraire, elle développe une intelligence et une maturité incroyables, bien au-delà de son âge. Zola la représente ainsi : « *Alzire la petite bossue de huit ans, avait une intelligence grave de personne âgée. Elle comprenait ce qui se disait, elle regardait son père avec des yeux profonds de femme* » (**Germinal**, p. 156) Cette intelligence grave est le produit de la misère. À force de voir la faim, le chômage, la grève, la mort, Alzire a tout compris. Elle n'a pas eu d'enfance, mais elle a acquis une lucidité d'adulte, voire de vieillesse. Son corps difforme (elle est bossue) semble symboliser cette précocité forcée : elle porte déjà le poids des ans.

Sa mort silencieuse, pendant la grève, alors que la famille manque de tout, est l'un des moments les plus poignants du roman. Elle meurt sans bruit comme une bougie

qui s'éteint, emportant avec elle une enfance qui n'a jamais existée. Mais sa lucidité a été, jusqu'au bout, sa marque distinctive.

II-2-2- L'enfant témoin lucide du monde adulte

Chez Beyala, cette lucidité précoce est encore plus frappante, car elle s'accompagne souvent d'une parole qui dénonce. Les enfants chez Beyala ne sont pas seulement des victimes silencieuses ; ils observent, ils comprennent, ils jugent le monde des adultes avec une acuité impitoyable. Dans **La Petite fille du réverbère (1998)**, la narratrice âgée de six ans, porte sur le monde, un regard désenchanté : « *Je savais déjà que les promesses des grandes personnes ne valent pas le papier sur lequel on les écrit. Je savais que la vie est une chienne qui mord ceux qui l'aiment. J'avais six ans* » (**La Petite fille du réverbère, p.52**) La répétition de : je savais déjà, insiste sur cette connaissance acquise trop tôt. À six ans, elle a déjà mis à nu l'hypocrisie des adultes et la cruauté du monde. La métaphore de la vie comme une chienne qui mord, dit l'expérience de la douleur et de la trahison. Cette enfant n'a pas eu le temps d'être naïve : la rue lui a tout appris.

Dans **Le Petit prince de Belleville**, le jeune narrateur Loukoum, observe avec ses yeux d'enfant, le monde des immigrés africains à Paris, et ses réflexions naïves cachent souvent une compréhension profonde des mécanismes de l'exclusion. La lucidité n'est pas ici amère, mais elle n'en est pas moins réelle.

II-2-3-La sagesse tragique de ceux qui ont tout vu

Ce qui frappe dans ces portraits, c'est que la lucidité ne rend pas ces enfants heureux. Elle est au contraire tragique, car elle leur interdit l'insouciance et les confronte trop tôt à la

dureté du réel. Chez Zola, Alzire comprend la mort qui vient, et l'accepte avec une sérénité d'adulte. Chez Beyala, la narratrice de **La Petite fille du réverbère (1998)** conclut : « *Je raconte pour que les morts ne meurent pas deux fois. Pour que les vivants sachent.* » (**La Petite fille du réverbère, p.221**)

Cette phrase qui pourrait être l'épigraphe de toute l'œuvre de Beyala, montre que la lucidité devient un devoir : celui de témoigner, de transmettre, de refuser l'oubli. L'enfant sacrifié devient alors le porte-parole de tous les oubliés, le gardien de la mémoire.

Ainsi la perte de l'innocence chez les enfants travailleurs chez Zola et Beyala ne prend pas un chemin unique. Elle peut conduire à l'animalisation, comme chez Jeanlin devenu bête-fauve, dans les profondeurs de la mine, ou chez ces enfants des rues traités comme des rats que l'on chasse. Mais elle peut aussi engendrer une lucidité tragique, une sagesse précoce qui fait d'Alzire, une petite vieille et des narratrices de Beyala, des témoins implacables du monde adulte. Dans les deux cas, l'enfant n'est plus un enfant : il est devenu autre chose, un être hybride, monstrueux ou trop sage, qui renvoie à la société, l'image de ses propres violences. Ces métamorphoses jettent une lumière crue sur l'inhumanité des systèmes qui les produisent. Reste à savoir si, derrière ces figures sacrifiées, les auteurs laissent entrevoir une possibilité d'avenir, une lueur d'espoir. Ce qui fera l'objet de notre troisième partie.

III-La portée politique et la question de l'avenir

Les enfants sacrifiés de Zola et de Beyala ne sont pas de simples figures pathétiques, destinées à émouvoir le lecteur. Leur présence dans ces œuvres répond à une intention

profondément politique : il s'agit de dénoncer les systèmes qui produisent cette exploitation et d'interroger la possibilité même d'un avenir pour ces êtres brisés. Derrière le constat terrifiant, se profile toujours la question : et après ? Que deviennent ces enfants ? Le monde dans lequel ils grandissent peut-il leur offrir une issue ? Les deux auteurs chacun à sa manière ménagent des lueurs d'espoir, mais celles-ci diffèrent radicalement dans leur nature et leur portée. Zola, fidèle à sa vision naturaliste et socialiste, place son espérance dans le mouvement collectif et l'avenir lointain. Beyala, plus proche d'une sensibilité existentielle, cherche la résistance dans la parole individuelle et la mémoire. Analysons d'abord les mécanismes à l'œuvre, avant d'examiner les formes de révolte qu'ils suscitent, pour enfin interroger les lueurs d'avenir que ces textes laissent entrevoir.

III-1- La dénonciation d'un système

Zola et Beyala dénoncent les différents systèmes en vigueur dans leurs espaces sociaux, qui broient les enfants.

III-1-1- Un réquisitoire contre le capitalisme industriel

Dans **Germinal**, la dénonciation est sociale et collective. Zola utilise la méthode naturaliste pour montrer comment le milieu détermine l'individu : les enfants ne naissent pas victimes, ils le deviennent par les conditions de vie et de travail qu'on leur impose. La mine, cette bête dévoreuse, est le symbole d'un système qui sacrifie les plus faibles, sur l'autel du profit. Le docteur confirme ce diagnostic lors d'une visite aux enfants de la mine : « *Le docteur, en voyant les enfants hochait la tête... Toute une génération pourrie par le travail précoce et la misère* » (*Germinal*, p.245) Ce constat médical est en réalité un réquisitoire politique. La génération pourrie n'est pas le fruit

du hasard ou de la fatalité : elle est le produit direct du capitalisme industriel qui exploite sans scrupule la main-d'œuvre enfantine. Zola dénonce ici l'indifférence des patrons et de la bourgeoisie, qui laissent se perpétuer ces conditions inhumaines.

La mort d'Alzire, la petite bossue pendant la grève est une illustration, la plus poignante de cette dénonciation. Alors que la famille meurt de faim, la petite s'éteint silencieusement, victime collatérale d'un conflit qui la dépasse. Zola l'exprime ainsi qu'il suit : « *Alzire était morte...elle s'en était allée de faim, doucement* » (**Germinal**, p.478) Cette mort sans bruit est une accusation silencieuse contre un système qui laisse mourir les enfants, les innocents. L'absence de pathos dans la description, renforce l'horreur : la mort par la faim est devenue banale presque normale.

III-1-2-La charge contre l'échec post-colonial

Chez Calixthe Beyala, la dénonciation prend une forme différente, mais tout aussi radicale. Elle vise l'échec des Etats africains indépendants, la corruption, la persistance des coutumes aliénantes, et l'indifférence générale face à la détresse des enfants. Dans **Tu t'appelleras Tanga (1988)**, Tanga le personnage emprisonné livre sa condition en ces termes : « *Je suis une enfant de personne. Je suis une enfant de la rue, une enfant de personne. Personne ne me réclamera* » (**Tu t'appelleras Tanga, p.89**) L'expression enfant de personne dit l'abandon absolu. Dans l'Afrique post-coloniale dépeinte par Beyala, les structures traditionnelles (famille, clan, village) ont été désagrégées sans être remplacées par des filets de protection modernes. Les enfants errent, livrés à eux-mêmes, dans l'indifférence générale.

La narratrice de **La petite fille du réverbère (1998)** élargit cette dénonciation à l'ensemble de la société : « *Personne ne nous voyait vraiment. Nous étions transparents. Les gens passaient, regardaient à travers nous, continuaient leur chemin.* » (**La petite fille du réverbère, p.134**) Cette transparence, cette invisibilité sociale, est le résultat d'un système qui a renoncé à protéger ses membres les plus faibles. Beyala dénonce ici, non seulement l'Etat, mais aussi la communauté, les passants, tous ceux qui détournent le regard.

III-1-3-Deux systèmes, une même inhumanité

Ce qui rapproche Zola et Beyala c'est la mise en lumière de l'inhumanité des systèmes économiques et politiques. Chez Zola, le capitalisme industriel est une machine à broyer les corps et les âmes. Chez Beyala, le post-colonialisme est un chaos organisé où les plus faibles sont abandonnés. Dans les deux cas, l'enfant est le révélateur le plus cru de cette inhumanité, car il incarne l'innocence sacrifiée.

III-2-La révolte : collective chez Zola, individuelle chez Beyala

Les deux sociétés présentent des révoltes spécifiques aux conditions de leurs enfants.

III-2-1- La grève et la lutte des classes

Dans **Germinal**, la révolte est collective. La grève des mineurs est le moment où la classe ouvrière prend conscience d'elle-même et se dresse contre ses oppresseurs. Les enfants ne sont pas des acteurs directs de cette révolte, mais ils en subissent les conséquences. Pourtant, certains d'entre eux comme Jeanlin participent à la violence destructrice. Jeanlin, l'enfant dégénéré, devient un agent du chaos. Lors de la grève,

il guide les émeutiers, participe aux destructions. Zola écrit : « *Jeanlin, lui, était comme chez lui dans ces ténèbres. Il conduisait la bande, il la guidait par des chemins qu'il était seul à connaître* » (Germinal, p.413) Mais cette participation est ambiguë : elle n'est pas politique au sens conscient du terme. Jeanlin agit par instinct, par sauvagerie. La vraie révolte consciente est portée par Etienne Lantier et les mineurs adultes. La grève échoue, mais elle marque les esprits. Zola montre que la révolte est nécessaire, même si elle est durement réprimée. Les enfants qui survivent (Lenore, Henri) portent en eux, la mémoire de cette lutte.

III-2-2-La parole comme arme de résistance

Chez Beyala, la révolte est avant tout individuelle et passe par la parole. Les enfants ne mènent pas de grève collective, ils n'ont pas de syndicats, ni de parti. Mais ils refusent le silence. En racontant leur histoire, ils se réapproprient leur existence et opposent à l'oubli la force de la mémoire. La narratrice de **La Petite fille du réverbère (1998)** formule cette résistance avec force : « *Je raconte... pour que les vivants sachent* » (**La Petite fille du réverbère**, p.221) Le verbe raconter devient un acte politique. Il s'agit de briser le silence, de sortir de l'invisibilité de témoigner pour ceux qui ne peuvent plus le faire. La littérature elle-même est pour Beyala cette arme. Dans **Tu t'appelleras Tanga**, la relation entre la jeune prisonnière et la femme blanche crée une transmission : Tanga meurt mais sa parole survit, portée par l'autre. La révolte réside ici dans le don de la mémoire.

III-2-3-Deux conceptions de la révolte

Zola et Beyala proposent ainsi deux conceptions différentes de la révolte. L'une est collective, sociale, inscrite

dans une lutte des classes qui dépasse les individus. L'autre est individuelle, existentielle, fondée sur la parole et la mémoire. Ces deux conceptions reflètent les contextes historiques et politiques : le XIX^e siècle européen voit l'émergence du mouvement ouvrier ; l'Afrique post-coloniale est marquée par l'absence de structures collectives et par la nécessité de survivre d'abord.

III-3- Les lueurs d'espoir et la question de l'avenir

Des lueurs d'espoir se notent dans les deux contextes peints.

III-3-1-L'espoir germinatif et collectif

La fin de **Germinal** est célèbre pour sa dimension prophétique. La grève a échoué, les enfants sont morts, mais Etienne Lantier en quittant les corons, sent qu'une justice germe sous terre. La phrase finale est l'une des plus célèbres de la littérature française : « *Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre.* » (Germinal, p.590) L'image est agricole : la germination, les sillons, les récoltes. L'espoir est dans le temps long, dans le travail souterrain de l'histoire. Les enfants survivants Lenore et Henri font partie de cette armée noire en devenir. Ils ont traversé l'épreuve, ils porteront peut-être la révolte de demain.

L'espoir chez Zola est donc collectif et lointain. Il ne promet pas un lendemain qui chante, mais il affirme que le mouvement de l'histoire est en marche. Les enfants sacrifiés ne le sont pas en vain : ils sont les graines d'un monde futur.

III-3-2- L'espoir dans la parole et la force vitale

Chez Beyala, l'espoir est plus immédiat mais aussi plus fragile. Il réside d'abord dans la parole libératrice. La narratrice de **La Petite fille du réverbère (1998)** en racontant son histoire, se réapproprie son existence. Elle n'est plus seulement un objet de misère, elle devient sujet de son propre récit. Mais il y'a aussi chez Beyala une force vitale que la misère n'a pas totalement étouffée. Les enfants même dans la fange, conserve une énergie, une sensualité, une rage de vivre qui est une forme de résistance. La narratrice évoque ces moments de grâce volés à la détresse : « *Parfois le soleil était doux. Parfois quelqu'un me souriait. Parfois je dansais seule dans la rue, et j'oubliais* » (**La Petite fille du réverbère, p.167**) Ces parfois sont des interstices où l'enfant renaît, fugacement. L'espoir est dans ces instants, dans cette capacité à danser malgré tout. Pourtant, l'horizon collectif est absent chez Beyala. Il n'y a pas de siècle futur, ni de récolte à venir. L'espoir est individuel, ténu, précaire. Mais il est là, dans la parole, dans le souvenir, dans la danse.

III-3-3- Deux visions complémentaires

Zola et Beyala offrent ainsi deux visions complémentaires de l'espoir. L'une est tournée vers l'avenir collectif, l'autre vers le présent individuel. L'une croit en l'histoire, l'autre en la mémoire. Mais toutes les deux affirment que l'enfant sacrifié n'est pas complètement anéanti : quelque chose résiste, germe, ou se souvient. C'est cette résistance qui fait de la littérature un acte politique.

La portée politique des œuvres de Zola et Beyala est indéniable. Tous les deux dénoncent avec force les systèmes qui sacrifient l'enfance, qu'il s'agisse du capitalisme industriel du XIX^e siècle ou du chaos post-colonial contemporain. Tous montrent que cette exploitation n'est pas une fatalité, mais le

résultat de choix politiques et économiques. Tous deux ménagent des lueurs d'espoir, même si celles-ci diffèrent : l'espoir est germinatif, collectif, inscrit dans le mouvement de l'histoire chez Zola ; et chez Beyala, l'espoir est individuel, mémoriel, ancré dans la force vitale de ceux qui refusent le silence. Ces deux visions ne s'opposent pas, elles se complètent. Elles nous rappellent que la lutte contre l'exploitation des enfants peut se mener sur deux fronts : celui de l'action collective pour transformer les structures, et celui de la parole individuelle pour rendre visible l'invisible. La littérature en donnant une voix à ces enfants sacrifiés, participe de cette double résistance.

Conclusion

De la mine du Nord de la France aux rues de Douala, des corons ouvriers du XIX^e siècle aux bidonvilles de l'Afrique postcoloniale, l'enfant travailleur incarne une figure littéraire d'une puissance singulière. Des petits Maheu aux petites filles du réverbère, l'enfance sacrifiée sur l'autel du travail traverse les époques et les continents. Emile Zola et Calixthe Beyala chacun avec leur style, leur époque, leur sensibilité ont fait de ces enfants des figures emblématiques de la dénonciation sociale. Ils ont montré comment le travail précoce vole l'innocence, dévore les corps, animalise ou vieillit prématurément. Les deux auteurs ont construit une dénonciation qui, sans être identique, se fait écho. Mais ils ont aussi laissé entrevoir, par-delà l'horreur, la possibilité d'une résistance : collective chez Zola, individuelle chez Beyala, toujours ancrée dans la force vitale de l'enfance. Notre étude comparée a d'abord montré que, les visages de l'exploitation, bien que différents, procèdent d'une même logique

d'instrumentalisation des plus faibles. Chez Zola, l'enfant est jeté dans l'engrenage du capitalisme industriel : la mine l'avale, le travail précoce le déforme, la loi d'airain du salaire le condamne à reproduire indéfiniment la misère. Chez Beyala, l'exploitation est plus diffuse, informelle, mais tout aussi impitoyable : l'enfant des rues, la petite bonne placée chez des parents éloignés, le gamin livré à la débrouille dans les quartiers populaires de Douala ou de Belleville sont les produits d'une délinquance post-coloniale, d'Etats défaillants et de traditions désagrégées. Dans les deux univers, l'enfant est privé d'école, de jeu, d'insouciance ; il devient une force de travail avant d'avoir pu être un enfant.

Ce travail précoce opère une métamorphose profonde. Zola nous donne à voir la figure terrifiante de Jeanlin, enfant devenu bête fauve, qui incarne la dégénérescence morale et physique, engendrée par la mine. Beyala, quant à elle, dépeint des enfants que la société traite comme des chiens, des rats, des choses que l'on chasse, intériorisant une animalisation sociale qui les réduit à l'invisibilité. Mais la métamorphose peut aussi prendre le visage d'une lucidité tragique : Alzire, la petite bossue de **Germinal**, a une intelligence grave de personne âgée ; les narratrices enfantines de Beyala savent à six ans que les promesses des grandes personnes ne valent pas le papier sur lequel on les écrits. Dans les deux cas, l'innocence est perdue, remplacée soit par une sauvagerie quasi animale, soit par une sagesse prématurée qui fait de l'enfant le témoin impitoyable des turpitudes adultes.

Si l'on peut opposer l'espoir collectif et l'avenir lointain de Zola, à l'espoir individuel et immédiat de Beyala, ces deux visions ne s'excluent pas. Elles se complètent et rappellent que la lutte contre l'exploitation des enfants doit se mener à deux niveaux : celui de la transformation des structures

économiques et politiques, et celui de la reconnaissance, par la parole et la mémoire, de la dignité des victimes. La littérature, dans cette double perspective, apparaît comme un outil essentiel : elle donne une voix à ceux que la société réduit au silence, elle conserve la mémoire des injustices, et interpelle la conscience des lecteurs. L'actualité de cette étude comparée est saisissante : de la mine de Zola aux rues de Douala de Beyala, le motif de l'enfance sacrifiée n'a rien perdu de sa force. Ces œuvres nous rappellent que, la manière dont la société traite ses enfants est le miroir le plus fidèle de son humanité. Et elle nous invite à ne pas détourner le regard. Car comme l'écrit Zola dans **Germinal** : « *tant qu'il y'a des enfants qui meurt de faim, il n'y aura pas de repos pour des honnêtes gens.* » (Germinal, pp.530-560) Et comme le murmure la petite fille de Beyala : « Je raconte pour que les morts ne meurent pas deux fois » La littérature reste ainsi une lanterne rouge dans la nuit du monde.

La portée utilitaire de cette étude ne se réduit pas à son apport académique. Elle réside aussi dans sa capacité à faire réfléchir, à émouvoir, mobiliser et à trouver des solutions efficaces pour lutter contre le travail des enfants. En confrontant Zola et Beyala, elle rappelle que la littérature n'est pas un luxe désintéressé : elle est un lieu de mémoire, une arme de critique, un espace de résistance et de changement.

Bibliographie

Calixthe Beyala, 1987. *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Stock.

Calixthe Beyala, 1988. *Tu t'appelleras Tanga*, Stock.

Calixthe Beyala, 1998. *La petite fille du réverbère*, Albin Michel.

Calixthe Beyala, 1992. *Le Petit prince de Belleville*, Albin Michel.

Calixthe Beyala, 1996. *Les Honneurs perdus*, Albin Michel.

Emile Zola, 1999. *Germinal*, Folio Classique (Gallimard).